

.....

POÉSIE

Emmanuelle Pireyre, *Comment faire disparaître la terre* .....  
 ..... **Le complexe de la taupe**, par Xavier Person ..... 107

Eva Sjödin, *Inner China* .....  
 ..... **Corps petit en sursis**, par Nathalie Stephens ..... 110

Francis Catalano, *Panoptikon* .....  
 ..... **S'échapper, se méprendre**, par Steve Savage ..... 112

FICTION

Arno Schmidt, *On a marché sur la Lande* .....  
 ..... **Sansonnet, coraux...**, par Hélène Frédérick ..... 114

Eugène Savitzkaya, *Fou trop poli* .....  
 ..... **Eugène sécrétoire**, par Daniel Canty ..... 117

Aïcha Liviana Messina, *Poser me va si bien* .....  
 ..... **Regards sur la page pliée, dépliée**, par A. Malaprade .... 120

CINÉMA

John Cassavetes, *Love Streams* .....  
 ..... **Rire par le groin**, par Alban Lefranc ..... 123

REVUES

*Passage Nord-Sud, Passage & Co., IF, Hapax, Madam Revue Sonore, Inculte* .....  
*Critical Secret* .....  
 ..... **Revue des revues**, par Guillaume Fayard ..... 131

.....

# Eva Sjödin

## Inner China

New York, Litmus Press, 2005, 115 p. / 12 USD / ISBN 0-9723331-7-7

Litmus Press, P.O. Box 25526, Brooklyn, NY 11202-5526 / [www.litmuspress.org](http://www.litmuspress.org)

### Corps petit en sursis

Auteure suédoise dont la poésie s'abandonne à la plume sensible de Jennifer Hayashida, traductrice, poète elle aussi, Eva Sjödin signe à Litmus Press un texte dérangeant, lucide, doux, capitulant et traître. Je n'en dis que du bien. J'ai à m'expliquer sur la chose. Sur l'attentat au livre qui fait du retour au corps, de sa géographie propre, un lieu fragmentaire, qui atteste d'une enfance vécue à la pièce, enfance de nos enfances dont Sjödin trace le très intime leurre, la très violente infraction, le bournier où elle se prend les pattes, où se dirait la chose si pourtant elle n'était pas muette.

Virginia Woolf (*The Waves*), Jeanne Hyvrard (*La jeune morte en robe de dentelle*), Agota Kristof (*Le grand cahier*), ouvrent chacune à sa façon cette voie. Pas possible d'en dresser une liste exhaustive. Le livre est inhabitable, nous le savons déjà, nous l'avons bien souvent dit, pensé, vomi. Éthéré (Woolf), ironique (Hyvrard), ou brutalisant (Kristof), le (bon) sens du texte y est détourné pour que le regard tout entier (corps et contexte) se heurte au mythe de l'innocence, à l'idée de complétude, à la linéarité du vécu qui procède en une série de dégradations, mais dont le départ est fourvoyé d'espoir, et dont la culmination rachète la peine portée. Tare monothéiste s'il en est, dont les effets soporifiques retentissent depuis nos sommeils profonds, désaltérés par l'optimisme dévastateur du réveil.

Il n'en est rien. Ça, nous le savons déjà.

Dans cet *Inner China* où les géographies font irruption du corps petit en sursis, les frontières sont manifestement illusoires. «They are so close; it is inevitable./That it will expand, a little stain spreads its black ink over everything.» Extérieur et intérieur sont

indistincts. Les émonctions du corps s'apparentent aux sécrétions de la terre. L'ours dangereux ne l'est pas plus que le mec qui baise la mère.

L'adoration qu'éprouve la fille pour Edith, la petite sœur muette, est une haine tout aussi dévorante. Toute relation est déterminée par une transaction. «*Fuck those damn kasch, I say.* » En ce lieu vivre est une mort, plusieurs. L'écureuil, l'oiseau, le chien, sont enterrés par les enfants qui entrent, sans complaisance, dans la sauvagerie de la forêt, ce qui n'est rien à côté de celle de l'humanité. Les filles se collent à cette mort, l'ingurgitent en ce lieu ratatiné où elles se nourrissent de «*dog biscuits*», livrées à elles-mêmes, à la forêt, en font presque une liturgie, de cette mort, mais une liturgie démunie, crasseuse, infecte, usée. «*Little sister is glued to the dog, against his dead dry coat. She is probably asleep. Yes she is sleeping. She wants so much to sleep.* »

Du réel invivable, aporétique, les filles empruntent l'identité de deux garçons chinois, découverts dans un livre déterré à la bibliothèque, moisie comme la forêt où elles se plaisent à jouer, s'aventurer, se réfugier. Dans les yeux de la sœur, la narratrice voit «*The sand thicket forest. / The earth's curve. / Deep inside : our house. / Gray pitiful beloved. / I see Mother and Him what I do not want to see.* » La trace retenue, saisie, est aussitôt dérobée. L'ordre des choses est renversé. Rien ne perdure dans ce lieu fugitif qui échappe à lui-même, qui glisse hors du corps entamé, qui rabache le refrain cassant des petites violences et des grandes. Même l'imaginaire en est atteint. Reste quand même la force, la résilience, de cette enfance pétrie par la cruauté, malgré la voix ravalée par la même terre d'où elle sort, où sera couché le chien, où la fille s' imagine déjà.

«*Who are they going to tell. How are they going to tell. Soft kittens are born in lavish litters, in attics, outhouses. Life they don't know what to do with.* »

De cette vie dont on ne sait trop quoi faire, de cette enfance triturée, de ce recueil qui s'offre comme un testament à sa dérobée, j'en retiens la brisure, l'éclatement.

**Nathalie Stephens**

.....

## Arno Schmidt

### *On a marché sur la Lande*

Auch, Tristram, 2005, 362 p. / 49,95 \$ / 25 € / ISBN 2-907681-48-6

#### **Sansonnet, coraux, feuille de trèfle**

« “Suis ton rien=que=moi? Avoue=le, sinon...” Mais elle était encore trop inhibée; fit seulement “M”; et demanda, émouvante : “Dis encore kékchose de beau.” /Je rassemblai donc rapidement mes dons & mes esprits; et déclarai sola=nel=ment : “Sansonnet. Coraux. Feuille de trèfle. – : violette.” » Quelque chose de beau, oui, et de parfois – même souvent – cinglant dans la franchise, étonnamment cru, sanglant, et tordant : *On a marché sur la Lande*, roman expérimental, charnière d’une œuvre sans comparable, et majeure dans l’histoire littéraire. Si l’on ne connaît pas déjà Arno Schmidt, entrer ici et ne pas craindre l’avertissement du départ (serait *fusillé* celui qui chercherait *un sens plus profond* à tous les sens proposés) : il faut s’engouffrer et jouer avec l’auteur, puisqu’il est indéniablement grand joueur, et se laisser décoiffer. Laisser les premières pages nous désarçonner, nous intimider, et s’accrocher, puisqu’il s’ensuivra une stupéfiante aventure : elle nous avale inévitablement, nous invite à chercher, et nous fait croire de nouveau – n’en avons-nous pas besoin? – au pouvoir de la fiction. Il faudrait faire comme lui, Arno Schmidt, pour tout débusquer : noter tout sur des centaines de petits papiers, en le lisant, comme lui notait tout en vivant. Même le plus paresseux des lecteurs audacieux sera tenté d’agir. Le point d’exclamation que l’on peut avoir déjà désiré tracer en marge d’un livre, au crayon de plomb, se retrouve ici irrésistiblement dessiné en nos têtes

toutes les minutes, et l'on veut tout voir, et les jeux typographiques mis en place nous y incitent : nos yeux se fixent aux curiosités, aux mots transcrits oralement (par exemple : *stadir*) et cela donne la cadence. L'étonnement provoqué, la cruauté parfois, l'irritation, donneront le rythme, tout comme les italiques choisis, placés pour lancer le lecteur sur les innombrables pistes, innombrables importances possibles du récit. Quelle liberté! Quel beau vol en rase-mottes au-dessus des catastrophes, ne ratant rien du spectacle de la folie humaine (et n'oubliant rien, pour tout récupérer).

Publié en Allemagne en 1960 sous le titre *Kaff auch Mare Crisium* (d'ailleurs intraduisible parce qu'en partie construit sur des associations de mots plurivoques), l'impitoyable récit se déroule sur deux niveaux, se compose de deux histoires à la fois parallèles et bien dépendantes l'une de l'autre, alors d'une certaine manière entrecroisées. Dans la moitié gauche de la page, le narrateur Karl Richter, accompagné de la rousse Hertha, séjourne à Giffendorf en Basse-Saxe, chez tante Heete. Orfèvrerie de l'auteur, certainement poésie, l'intimité et ce qui l'entoure nous sont décrits avec audace dans les moindres détails, comme si l'on regardait à la loupe, et que sous une vie en surface nous était révélée toute la vie du dessous, à n'en pas douter beaucoup plus vaste, par une fine description des visages, par des jeux de références (parfois explicitement nommées : Joyce, ou Jo=Hisse), des subtilités de langage à scruter au microscope. La douleur se dissimule et se devine davantage qu'elle ne se révèle, sous la frigidité de Hertha, et les manies, et les brusques réflexions de Karl. L'Histoire, moins de vingt ans plus tard, fait toujours mal, puisqu'au fond elle se perpétue. « Herr ta » victime et témoin d'atrocités de la Guerre n'a pas envie. Et Karl ne désespère jamais. Ils s'irritent tous les deux, mais continuent de se trouver beaux. Hertha penche la tête, Karl note minutieusement le geste, parfois l'admire, parfois ne semble pas supporter, et, au milieu de tout cela, tante Heete se prononce, voit, gronde, ou tempère de ses rudes manières et de son parler picard (quel gigantesque et brillant travail de traduction, quel relief), ou défie cet amour flageolant de son passé plantureux sans cesse rappelé.

Cette moitié gauche du roman est celle qui initie la moitié droite, et celle à qui elle s'adresse, celle qu'elle vient éclairer. Par ce « jeu de pensées étendues », stratégie narrative longuement réfléchie, Arno Schmidt nous conduit sur la Lune des années deux mille. Charles Hampden, en maillot de bain, taille de la pierre d'ardoise, et sert ainsi son pays, son « cratère=US » en manque de papier, et en pleine guerre froide avec l'autre occupant du satellite : la Russie, cratère où l'on peut manger de la viande et boire de la « WOTTKA!!! », où l'on se promène en chemise à moins vingt degrés Celsius. Charles Hampden, véritable clown inventé par Karl Richter (lui toujours situé dans la moitié gauche du roman) pour désennuyer la belle Hertha ou pour oublier catholiques et nazis (plus ou moins disparus), est finalement envoyé en cratère russe pour un échange culturel, en passeur d'informations. Tandis qu'il atterrit difficilement, en panique, escorté par des harfangs harceleurs, créatures blanches prises pour des spectres becquetant, mais, au fond, jolies chouettes inoffensives, Charles rêve d'épater ses Étatsuniens au retour, en conférence, et fait rire tout haut le lecteur (qui continue de tracer ses points d'exclamation).

C'est ainsi que, du début à la fin d'*On a marché sur la Lande*, l'on alterne du couple à l'aventure lunaire, et la seconde vient éclairer le premier : voilà l'invention. Science-fiction, charge et fuite à la fois, nous sommes tendus entre l'euphorie et le drame. Ce déchirement, cette tension entre les deux, mêlé à l'extrême liberté prise avec la langue, et tout ce jeu de références empruntant autant à une certaine littérature disons plus populaire (Verne) qu'à l'hermétisme d'œuvres dont le génie est parfois demeuré caché, tout cela, cet amalgame qui gagne son pari, revêt l'attrait si rare du grand mystère. On en aura des maux de tête, et des vertiges. Et l'on ira irrésistiblement visiter toute l'œuvre qu'a contribué à immortaliser dans notre langue le génie de Claude Riehl, d'ailleurs auteur d'un essai éclairant et passionné, *Arno à tombeau ouvert*. Il nous quittait alors que je préparais cet article, dont je souhaiterais humblement qu'il lui rende hommage.

**Hélène Frédérick**

## REVUE LE QUARTANIER

.....

Direction : Éric de Larochellière  
Comité éditorial : Guillaume Fayard, Éric de Larochellière  
Conception graphique (couverture) : Christian Bélanger  
Assistance éditoriale : Hélène Taillefer, Karine Denault  
Révision linguistique & correction d'épreuves : Hélène Taillefer

Abonnement – 3 numéros  
Canada : 30 \$ (taxes incluses)  
Europe : 25 € (franco de port)

Envoyez chèque ou mandat-poste (en dollars canadiens ou en euros)  
à l'ordre de :

**Revue Le Quartanier**  
**4418, rue Messier**  
**Montréal (Québec) H2H 2H9**  
**Canada**

[www.lequartanier.com](http://www.lequartanier.com)

Diffusion au Canada :  
Dimedia  
539, boulevard Lebeau  
Ville Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2  
Tél. : (514) 336-3941 / Téléc. : (514) 331-3916

© Le Quartanier, 2006  
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006  
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2006  
ISSN 1708-248x

Composée en Fedra (© Peter Bil'ak, 2003). Imprimée au Canada en juin 2006 sur les presses de l'imprimerie Gauvin à Hull pour le compte du Quartanier.

